

TAMIR , RIVIÈRE A L'EAU LIMPIDE

Tchadrabalyn Lodoïdamba

*Traduit par Galsanjamtsyn Bouyannemekh
Alain Desjacques*

III

Il est impossible de rester longtemps sur le marché de la viande à Urga par une chaude journée estivale.

Les myriades de mouches ne permettent pas de respirer librement. Des chiens errants, s'emmêlant dans les jambes des passants, aboient plaintivement. En s'essuyant de temps en temps la sueur avec leur linge très sale, les bouchers vêtus de tuniques imprégnées de sang et de graisse crient soit d'une voix perçante ou bien de basse profonde : "Qui veut de la viande grasse ? Par ici !", "Des tripes fraîches à bon marché pour les amateurs de bonnes soupes ! Il fait lourd, il va sans doute pleuvoir ! Achetez sans tarder à bon marché une poitrine et du gros intestin !". Ces cris se confondent avec la prière monotone du moine mendiant (*badarči*), la voix grêle des autres mendiants, les aboiements et hurlements des chiens. C'est incompréhensible ce qui se passe ici, pour une personne étrangère à la scène.

Des porteurs sont là, avec de longues courroies en cuir à la main. Les uns s'appuyant sur les comptoirs bâillent parfois en glissant leur courroie entre les doigts. Les autres se précipitent vers un client qui demande le prix de la viande.

À l'est de ce marché bruyant, un jeune homme au visage émacié et pâle, est vêtu d'une tunique bleue en lambeaux et porte une béquille. D'une voix calme, il s'adresse aux passants: "Frères et sœurs, soyez miséricordieux, donnez-moi quelque chose pour manger!"

Certains éprouvent de la répugnance envers lui et passent leur chemin. D'autres lui jettent une ou deux sapèques en cuivre dans la main. D'autres encore lui tendent un morceau de graisse ou de galette. Le jeune homme sort un sac noir et y introduit les aumônes. D'autres enfin, sans rien lui donner, l'observent curieusement.

Dovčîn, un fonctionnaire du Ministère de l'intérieur, ayant récemment reçu le titre de Beyise¹⁰⁹ après avoir offert neuf chameaux blancs au souverain, passe tout près du marché de la viande. Il est accompagné de sa jeune épouse, Guerel, très élégamment vêtue. Tous deux sont à cheval, dont la couleur rousse de leur monture est quasiment identique. Ils aperçoivent le jeune à la béquille.

-Il vaudrait mieux donner quelque chose à ce pauvre garçon. Est-ce que nous avons quelque chose à lui donner ? dit la jeune femme.

- Ma chérie, faire un don même infime est un obstacle à l'enrichissement. Nous n'arriverons pas à aider tous les mendiants d'Urga, répondit Dovčîn d'un ton teinté de mépris.

¹⁰⁹*Beyise -titre mandchou. Prince de quatrième rang, correspondant au titre de marquis.*

Alors la femme, sortit un long qaday¹¹⁰ de l'intérieur de sa tunique et le jeta au mendiant. Le cheval, effrayé, fit un saut de côté, mais Dovčín réussit à le rattraper par les rênes.

-Dis donc, tu as frôlé la mort, et pour qui ? dit-il en grondant sa femme. C'est dommage pour le qaday, car nous devons l'offrir à notre lama professeur.

-Arrête de dire des bêtises ! Quelle importance si on le donne maintenant ? dit-elle en le fixant des yeux.

- Oui, oui reprit-il, en boudant.

En dépensant ses biens, Dovčín entra dans le rang de la noblesse du gouvernement du souverain et se maria avec Guerel, il y a un an. Il l'avait prise par force, mais Guerel s'était accoutumée à sa situation peu de temps après. Elle devint la vraie propriétaire des biens de son mari. Son caractère s'endurcit et le vieux Dovčín devint complètement obéissant devant sa jeune épouse. Ainsi une volonté exprimée de sa jeune épouse lui devint pareil à un ordre du souverain.

Guerel laissa le cheval trotter et Dovčín la suivit.

-Que vos dix vertus blanches sacrées soient glorifiées ! dit le mendiant. Pliant soigneusement son qaday, il le glisse sur sa poitrine à l'intérieur de sa tunique.

Un jeune cavalier vêtu d'une tunique bleue, portant à l'épaule un fusil russe à canon court en bandoulière passa devant le marché. En voyant le mendiant, il arrêta son cheval bai et marmonna de surprise: "Est-ce vraiment Khuyag?" Il s'approcha plus près.

-"Khuyag, mon ami! Vivant !"

Le mendiant tressaillit, regarda le cavalier et répliqua: "Oui, vivant..., et qui demande l'aumône afin de survivre". Des larmes coulèrent sur ses joues, il les essuya à la hâte avec sa manche et demanda à son tour: "Tu vas bien ?"

Ainsi sur le marché d'Urga se rencontrèrent deux amis. C'était une grande joie pour le pauvre. Plus d'une fois dans les années de guerre difficiles, ils partagèrent à la fois leur joie et leur chagrin. Le cœur gonflé de joie, Khuyag ne savait que dire, que demander et ne faisait que balbutier : "Et puis..."

- Le lama militaire a déjà lu les prières pour ta mort, dit l'autre en descendant de son cheval bai.

- Comment cela se peut-il... Et comment se termina la guerre ?

- C'est une longue histoire... mais ne restons pas debout ici, partons de loin de ce bruit et de cette puanteur.

En conduisant le cheval par la bride, les deux amis allèrent dans une boutique chinoise et s'assirent confortablement sur le porche à l'ombre.

Khuyag est originaire de la bannière de Saïd Wang. Il y a deux ans, il a été mobilisé dans l'armée du souverain Bogde et, sous le commandement du prince Khatan-bator Magsarjay, il s'est battu contre les Mandchous dans le sud.

Ce jeune homme intelligent et courageux lutta vaillamment et avait la réputation d'être l'un des meilleurs soldats. Au début, il ne voulait pas se battre, et il avait même l'intention de rentrer chez lui à la première occasion. Mais dans l'armée, il apprit qu'il participait à

¹¹⁰Bande soie étroite, qui est présentée de façon cérémonielle pour saluer, présenter des félicitations et pour marquer le respect.

l'établissement d'un gouvernement mongol, à faire de la Mongolie un Etat souverain et à liquider la domination étrangère. C'est pourquoi il se réjouit et il fut toujours au premier rang des soldats sur le front.

Après quelques victoires contre des ennemis plus nombreux, il crut à la victoire grâce à la clémence du souverain Bogde Jabzandamba et à la croyance au bon destin des Mongols.

Mais il fut blessé lors d'une attaque cinglante contre les Mandchous dans un village de Tsaqar. Une balle perdue a touché la hanche. Il est tombé de cheval et s'est évanoui. Lorsqu'il reprit connaissance, il était dans une famille qaračïn¹¹¹. Il y resta plus d'un mois et se rétablit. Ensuite il alla à Urga en profitant du retour d'une caravane qui venait de livrer des armes à nos troupes. Il s'est rendu au ministère de la Guerre pour obtenir de l'aide. Mais accusé de désertion, il fut ostracisé et évita la prison de justesse. Alors, pour se nourrir, il commença à demander l'aumône. C'est ainsi que le nombre de mendiants à Urga augmenta d'un homme.

L'homme qui était arrivé auprès de lui s'appelle Dorj. Il a été mobilisé de la bannière du comte Luu. Ils avaient fait connaissance dans l'armée et étaient devenus des amis proches là-bas. Khuyag donna même plusieurs cartouches à Dorj, prises à l'ennemi.

-Après ton absence, nous avons battu les soldats mandchous et nous nous sommes même approchés de la Grande Muraille de Chine. On entendait presque l'aboïement des chiens de Pékin! On leur a montré que nous n'étions pas des moutons tranquilles, mais de vaillants Mongols courageux, descendants de l'empereur de Činggis.

- Et où sont nos troupes maintenant ?

-Tout le monde est rentré, reprit Dorj, mécontent.

- Pourquoi ?

-Personne ne le sait. Ce printemps, tout le monde a été démobilisé.

En 1914, la Mongolie, sous la pression de la Russie tsariste, retira ses troupes du territoire de la Mongolie intérieure. Après une victorieuse bataille de trois jours, l'unité du régiment dans laquelle Dorj servait, avait fait halte près d'un village du Tsaqar.

Après avoir monté les tentes enfumées et déchirées, les soldats laissèrent paître les chevaux, mirent des postes de garde et levèrent des bannières et des drapeaux de combat au-dessus des tentes.

Près des tentes, des feux étaient allumés. Des soldats commencèrent à préparer le dîner et d'autres se mirent à rapiécer les vêtements ou à les épouiller. La fumée du feu passait devant les narines et les chevaux broutaient paisiblement l'herbe fraîche, reniflant négligemment. Les soldats triomphants étaient heureux comme Ulysse.

Dorj, assis au pied de la tente, rapiécail ses vêtements, tout en fredonnant. Près de lui était assis un soldat plus âgé, originaire de la bannière du marquis de Darkhan et, enlevant sa chemise, commença à l'épouiller en jetant les puces vivantes sur le sol.

- Tu cherches à les engraisser pour ensuite les manger ? Tu devrais mieux passer ta chemise au-dessus des flammes, elles finiront leur course dans le feu, dit Dorj. Mais le soldat sourit avec ironie et dit :

¹¹¹ nom d'une tribu mongole en Mongolie intérieure

- Ce serait dommage, car ce sont les puces de notre terre mongole et il continua son travail avec insouciance.

De l'une des tentes alignées on entendit une voix aigüe entonner cette chanson :

“Le mulet ambleur d'une valeur de cent lan¹¹²” ... Et une autre voix grave continua : “Conduisons-le au palanquin” ... Un chœur de diverses voix ensuite poursuivit : “faisons asseoir notre Bogde lama sur le trône de Tsongkhapa...”

Dorj et le vieux soldat se mirent à chanter doucement. Puis le soldat s'interrompit:

- Cette guerre se terminerait quand ?

- Comment le saurais-je ? Je ne suis pas le clairvoyant Dalai lama, ni le corbeau qui scrute le fond de soixante-douze ravins à la fois, répondit Dorj.

Le vieux soldat réfléchit un moment, puis, en soupirant il reprit :

- C'est difficile de vaincre les Mandchous, car ils grouillent sur le terrain comme des fourmis.

-Si l'on se réfère à l'histoire, on a l'empereur Činggis qan. Notre génie protecteur est le souverain Bogde, réincarnation de Vajrapāni. Le chef de l'armée est Khatan-bator. Probablement, tout se passerait bien.

On dit même que durant la récente bataille, notre chef avait la tête d'un héros au visage surdimensionné, dépassant la taille de son casque et que de sa bouche s'échappait une écume rouge !

- Bien sûr, il est lui-même une réincarnation de dieu Jamsran, dit Dorj, d'un ton confiant.

La conversation s'arrêta un moment. Quelqu'un se mit à chanter d'une voix sonore et agréable “L'épervier gris”.

- Ah, ce serait bien de rentrer à la maison, boire une tasse d'arz¹¹³ chauffé, me couvrir de la tunique de ma femme, m'installer près des voisins, dit ce soldat, les yeux brillants et le visage rempli de joie.

- Mon ami, votre femme vous manque, dit Dorj avec un éclat de rire.

- Ce sont des pensées qui perturbent mon esprit, admit franchement le soldat.

- Moi, ma mère est restée seule. Comment vit-elle là-bas ? Et il coupa le fil de ses dents et regarda pensivement le sol.

- C'est la vie. Tout ce qui commence se termine, dit le soldat.

- As-tu un peigne ? J'ai tout un troupeau de poux dans la tête.

Dorj prit un mince peigne en bambou et le tendit au soldat. Il commença à peigner ses cheveux. Voyant un sac brun fixé sur la selle de Dorj, il demanda:

- C'est quoi, ça ?

- Où ?

- Dans le sac lié sur ta selle.

- Ah, ça ? Ce sont des champignons blancs séchés.

¹¹²Un lan équivaut à 37.3 grammes de l'or ou de l'argent.

¹¹³arz : eau-de-vie distillée seconde fois.

- Tu n'en as pas ? reprit-il en le regardant avec étonnement. Dans une région chaude, c'est une chose de première nécessité. On peut les vendre, cela fait un peu d'argent, ou bien on peut les consommer comme médicament, expliqua-t-il sagement.

- Si c'est ainsi, donne -m'en un peu.

- Un peu, d'accord. Mais tu me donnes des cartouches.

Le soldat plus âgé resta pensif sans dire un mot. Soudain, le son d'une trompette retentit. Se redressé vivement, ces deux en courant entrèrent dans leur tente prirent les armes et se rejoignirent à leur dizaine. Le régiment entier est disposé sur plusieurs rangées, avec chacune un commandant à leur tête. Ils attendent ainsi les autorités.

Du côté droit des soldats alignés, cinq cavaliers arrivent au grand trot. A leur tête Khatan-bator Magsarjav, sur un grand cheval gris avec un plastron rouge. Sa tresse noire et épaisse se balance d'un côté et de l'autre, et son *otaya*¹¹⁴ sur le chapeau oscille également. Il a un air majestueux.

Des périodes historiques donnent naissance à des personnalités remarquables. C'est le cas de Khatan-bator Magsarjav, pendant la période décisive de la lutte des Mongols contre la domination mandchoue menée depuis plusieurs siècles.

Cet homme avait le visage brillant et bronzé avec le front dégagé et de larges épaules. Il était toujours au premier rang de la lutte pour la libération de son peuple du joug étranger, et partout il était victorieux.

Ayant reçu le titre de Wang, il est devenu le seigneur de la bannière et a immédiatement levé une armée pour combattre les oppresseurs. Il a expulsé le gouverneur Mandchou de Khovde par la force des armes. Wang Magsarjav était convaincu que seuls les soldats armés pourraient remporter la victoire sur l'ennemi détesté, et a tout fait pour gagner leur confiance. Mais lui-même a donné tout son amour aux soldats. Il leur a parlé de la terre natale, de l'importance d'avoir sa propre patrie indépendante. Ainsi, pour servir la cause de la victoire, il utilisait différents moyens, en s'appuyant même sur leur croyance religieuse en devenant Čoïjin¹¹⁵. Son autorité parmi les soldats était énorme.

- En marchant avec Khatan-bator, aucun problème n'est insurmontable pour nous. Il nous sauvera des balles, et des coups de sabre. Après tout, il est la réincarnation de divinités protectrices, disaient les soldats.

Une fois, lors d'une bataille pour la ville de Kovde, un soldat s'était enfui. Rattrapé, il fut amené devant Magsarjav, qui lui dit : "Quelle pitié ! fils. Je ne te punirai pas. Désormais, la providence te quittera, puisque tu as changé de terre natale". Il libère le soldat et dit aux autres qui se tenaient à ses côtés : "Dans la prochaine bataille, il périra, le pauvre garçon".

Deux jours plus tard, ce soldat a effectivement été tué. "Voyez-vous", dit Magsarjav aux soldats, "une balle l'a atteint à l'arrière de la tête. Cela signifie qu'il n'est pas tombé par la main de l'ennemi, mais cela a été puni par l'arme de la divinité, protectrice de son pays natal". Et tout le monde croyait le commandant, car personne ne pensait que l'un de ses hommes aurait pu tirer sur ce soldat.

¹¹⁴*Otaya* : décoration en forme de plume de paon portée sur le haut de la coiffe.

¹¹⁵*Čonjin*-chaman bouddhique, protecteur de la doctrine et prophète.

Commandant les troupes mongoles dans la direction principale contre l'avancée des Mandchous occupant déjà de vastes territoires, Magsarjav stoppa en peu de temps leur avancée et, ayant lancé une contre-attaque, repoussa l'ennemi.

“Nous n'avons pas besoin de la terre d'un autre, a déclaré Magsarjav, mais nous devons leur montrer que si la Mongolie se reveille, ils ne pourront pas échapper à nos représailles”.

Magsarjav était contre le traité des trois puissances. Mais comme la Russie et la Chine ne se divisaient pas sur la question de la Mongolie, il n'y avait pas d'autre moyen que d'attendre et de préparer les gens pour de grands changements.

“Jusqu'à ce que la Mongolie devienne un Etat indépendant, nous ne nous séparerons pas des armes, ni ne descendrons de cheval. Nous sommes faibles et nous sommes peu nombreux, mais si l'on veut nous conquérir, nous nous battons jusqu'au dernier souffle. Cette lutte touchera peut-être à sa fin quand en Mongolie, il ne reste pas un seul homme et pas un seul cheval ”, dit souvent Magsarjav.

Les Mandchous ont essayé de le soudoyer. Ils lui ont promis beaucoup d'argent et des titres. Mais il répondait invariablement: “L'argent mandchou me restera au travers de la gorge, il n'y a aucun passage. Par contre, le médecin me dit de manger une soupe mongole faite d'abats qui ont été conservés au froid durant l'hiver, c'est bon pour la santé”.

Lorsque Magsarjav se présentait devant ses troupes, les soldats acclamaient un vif “Khurai !”

Il paraît que les commandants subalternes de la compagnie voulaient être remarqués par Magsarjav. Se tenant droit, les uns, la tête relevée en arrière, gonflaient la poitrine, les autres maintenant les lèvres pincées et les narines dilatées.

Le cheval du commandant ne reste pas immobile. Fougueux, il frappe le sol de ses sabots, secoue la tête et tire sur sa bride tout le temps.

- Soldats ! s'adressait Magsarjav d'une voix forte, la Russie et la Chine ont conclu un traité sur la Mongolie. Sur la base de ce traité, notre état doit retirer ses troupes. Aujourd'hui je pars à Urga. Vous tous retournerez chez vous dans les prochains jours. Nous avons fait tout notre devoir. Les générations futures n'oublieront pas nos exploits. Ils seront également rapportés dans des livres. Vive la Mongolie indépendante! Les soldats ont crié: “Khurai!”

Magsarjav inspecta deux fois les troupes nouvellement formées et, tournant son cheval, partit avec son escorte.

Quelqu'un a crié:”Que Khatan-bator ait du succès dans ses actions!” - Et encore, un fort ‘khurai !’ a retenti.

Les soldats se sont dispersés et sont allés dans leurs tentes. Dorj se tenait à l'entrée de la sienne, lorsqu'un soldat s'approcha et dit :

- Alors, mon vieux, ainsi on s'en va d'ici?

- Il paraît. Notre Bogde Javzandamba sait ce qu'il fait, répondit Dorj avec une rancune dans la voix.

- C'est la sagesse mongole même. Nous en avons récemment parlé. Alors, on rentre à la maison.

Dorj reste silencieux. Il lui semblait que mettre fin à la guerre quand on gagne, renoncer aux territoires acquis et rentrer chez soi est honteux. Mais que faire, si tel est l'ordre

du Bogde qui n'est pas à remettre en cause. Il a essayé de se convaincre que Bogde sait mieux que lui ce qu'il faut faire, et pourtant, il était déçu et ressassait toujours cette importante décision.

Quelques jours plus tard, les troupes mongols retournèrent dans leur pays. Sur la place restaient de petits sacs remplis de champignons blancs secs.

A leur arrivée, les indigènes faisaient des rituels, des enfants sortaient des yourtes et se chamaillaient joyeusement en courant. Maintenant un, puis deux adultes sortent aussi, silencieux et stupéfaits. En voyant figure défaite de ces personnes, tous voudraient leur crier : "Frères, ne vous en faites pas, le Bogde Javzandamba a probablement une idée en tête!"

Quelqu'un d'une voix joyeuse parle de la fête qu'il fera lorsqu'il reverra sa femme et ses enfants. Qu'il sera bon d'entendre sa femme après de longues années de solitude, qu'il sera bon de se rassasier pour un ventre affamé ! Mais Dorj ne semblait rien entendre.

Il a délié la lanière de cuir à l'arçon devant sur la selle sans le savoir. Un sac de cèpes tomba au sol, le cheval prit peur et sauta sur le côté, mais Dorj ne tira même pas sur les rênes.

La poussière sèche, soulevée par les sabots de centaines de chevaux, entraient dans la bouche et par le nez, et se mêlait à la sueur. Le soleil de midi était brûlant. C'était étouffant, comme si l'on était enfermé en été dans une petite yourte où l'on fait cuire des beignets dans un grand chaudron.

Dorj raconta tout cela à Khuyag et, en soupirant tristement, poursuivit : -Un certain Korostoï, fonctionnaire du bras droit de l'empereur russe a insulté en toute immoralité le grand-duc et grand lama Tserinčimed, en lui jetant à la figure la lettre du traité. La Chine et la Russie veulent nous gouverner ensemble.

- N'y a-t-il aucun moyen de les faire se battre ? demande Khuyag.

- Ce n'est même pas pensable ... A Khiagte ils ont signé un traité qui stipule que notre pays fait partie de la Chine. Alors Manlay Wang Damdinsuren a refusé de le signer en disant qu'il ne signerait pas un traité qui donne à un état étranger son propre pays natal et celui de ses ancêtres. Il remit son sabre en disant qu'il ne voulait pas que son nom soit maudit par les générations suivantes. Le prince Manlay n'avait pas d'autre issue, le pauvre, il s'est comporté en héros. C'est du moins ce que j'ai entendu dire, concernant les affaires de l'état, conclut Dorj.

Khuyag dit à son ami qu'il ne connaît personne à Uрга, ce qui le conduit à vagabonder en mendiant.

- Je vais te conduire chez une famille que je connais bien, répliqua Dorj, en lui donnant dix pièces d'argent, enveloppées dans un tissu graisseux.

- Si tu rapportais au souverain Bogde tes exploits, il ne te laisserait dans le besoin. Yarinpil de notre régiment, tu te souviens, il a été nommé "héros". Je pense aussi obtenir cette récompense, dit Dorj en redressant sa poitrine.

Khuyag ne dit rien et se leva. Et ils allèrent chez la famille d'un des amis de Dorj.

La chaleur devint de plus en plus suffocante dans l'endroit. La puanteur du sol ne cesse de brûler le nez et les habits restent coller au corps par la sueur, comme s'ils étaient inséparables.

Dans l'obscurité de la nuit un homme marche, les mains dans le dos dans la vallée de Tamir. Les étoiles brillent dans le ciel, mais l'obscurité est telle que, même le bout des chaussures n'est pas visible. Une brise fraîche nocturne s'étire le long de la vallée, apportant avec elle de la fraîcheur.

L'homme s'arrête souvent, pour mieux écouter. En s'approchant de la rivière, il entend le clapotis de l'eau. Il s'allonge à plat ventre au bord et, boit à grandes gorgées. Puis il se lave et s'essuie le visage avec le pan de son imperméable. Il s'appelle Tumur. A plusieurs reprises, il se redresse en étirant les deux bras. Et il inspire profondément l'air frais de la nuit rempli de multiples odeurs d'herbes de la steppe. Puis il recommence à marcher en chantonnant doucement: "S'il y a un jour pour entrer en prison, il y a aussi un jour pour s'évader". Tumur s'arrête à nouveau. Un bruit lui parvient à ses oreilles. Il s'allonge sur l'herbe verte et observe de tous les côtés. Il se remet à marcher, rapidement et bientôt arrive près d'un cheval isolé, attaché avec une longue longe. C'est la seule monture d'Erdene.

Peut-être est-ce le seul cheval d'un pauvre?" pense Tumur et il s'arrête quelques moments. Mais aussitôt le souvenir du visage de Badarči, la vie pénible pleine de souffrance de plus d'une année, enserré dans une peau de bœuf séchée surgit dans son esprit. Si jamais il retombe entre les mains de ce Badarči, alors adieu la vie.

Pendant un moment, il reste indécis,...Eh bien ! Puisque "la route de l'homme est longue et que le cou de l'éléphant est court", ce disant, il bride finalement le cheval et l'emmène loin de la tente, avant de le monter d'un seul coup et traverse la rivière Tamir.

Ainsi, le plus jeune a volé l'unique cheval de son aîné, le laissant sans moyen de locomotion dans une région étrangère.

Le lendemain, Tumur se cache dans la forêt et, à la tombée de la nuit, il vole un autre cheval sellé, attaché au poteau d'un campement d'une famille. Puis il se dirige vers sa terre natale.

Tumur, dans un état affamé, n'a rien mangé depuis sa fuite, excepté du beurre que Khongor lui a donné. La faim le tourmente et ses idées se brouillent de temps en temps ; tout semble flotter devant ses yeux.

Tôt le matin, en montant au sommet d'une colline, il voit une yourte solitaire en contrebas. Et il s'y dirige aussitôt.

- Retenez le chien ! – dit-il d'une voix forte.

Une jeune femme d'une vingtaine d'année sort de la yourte. Elle attrape le gros chien noir par son étroit collier en cuir. Dans la yourte, un homme âgé est en train d'assouplir une courroie, et un enfant de trois ou quatre ans dort sur le lit, côté gauche.

- Bonjour ?

- Bonjour! Vous allez bien?

- Passez-vous bien l'été?

- Bien! Et vous comment ça va?

Tumur et l'homme, assis devant le lit dans la partie gauche de la yourte font connaissance. Tumur se présente comme étant Jargal, chasseur de la bannière du comte Dashdo. Parti à la chasse depuis plusieurs jours, il est tombé de son cheval, et a perdu son arme et ses provisions. Il a même failli mourir. A ces mots la jeune femme quitte

soudainement la yourte, décidée à vérifier ses dires. Elle rentre peu après et regarde Tumur en disant que cinq cavaliers s'approchent en galopant vers la yourte.

Voyant l'œil innocent de la femme, il devine aisément qu'elle veut le sonder. Tumur avec bonne humeur s'assit confortablement et répliqua en souriant : "Probablement des gens de passage. Ce serait bien de rencontrer des compatriotes".

Le thé bouillit. La femme apporte devant l'hôte une théière remplie de thé et une assiette en bois brun pleine de fromage et de crème de lait solidifiée fraîche.

Les Mongols sont des gens hospitaliers. Particulièrement affables, lorsqu'ils rencontrent des voyageurs d'autres contrées. C'est pourquoi il est d'usage de servir aux visiteurs de passage le meilleur de ce qu'ils ont. Il n'y a rien de plus honorable que de dépenser pour le visiteur. Si quelqu'un est avare, sa mauvaise réputation se répandra immédiatement à travers toutes les provinces. Les habitants de tel ou tel lieu le mépriseront et l'affubleront de profanateur du nom de sa terre natale. Ainsi, en broyant la viande séchée, le maître de maison cuisine un repas pour le visiteur d'une autre bannière. Tumur y resta jusqu'à 11 heures du matin. Il s'est fait peigner les cheveux en tresse par la femme et il s'est rasé.

Le chef de famille s'appelle Ulzi, son fils Khuyag et sa belle-fille Tsend. Khuyag a été convoqué à l'armée de Bogde et depuis lors, ils n'ont aucune nouvelle de lui. Khurel, son petit-fils, vit avec eux. Il n'avait que deux ans lorsque son père est parti. Il regarde Tumur avec intérêt, surtout quand sa mère est en train de lui faire la coiffure. Tumur, qui s'est bien nourri et a repris des forces, est sur le point de partir, lorsque arrive Purev taïdji, surnommé "le terrible gardien" de la bannière de Said Wang. Ulzi, pris de panique, s'avance : "Cher taïdji, je suis extrêmement heureux que vous ayez daigné franchir le seuil de ma pauvre yourte", dit-il. Ulzi met un coussin sur le siège et, pliant les mains, s'incline devant un hôte important.

Purev exige de lui donner de la vodka, bien qu'il soit déjà ivre. Apprenant qu'il n'y a pas de vodka, il fait un scandale : Canaille ! Mendiant ! Tu déshonores notre bannière par ta pauvreté ! s'écrie Purev. Puis, ses yeux lubriques restent clouer sur Tsend, mais de temps en temps il jette un œil de prédateur hostile sur Tumur.

- Comme je suis un peu ivre, qu'elle m'accompagne. Selle ton cheval et viens avec moi, ordonne Purev en se tournant vers la jeune femme, et sort de la yourte.

Ulzi devine immédiatement l'intention de Purev lascif qui déshonorait beaucoup de belles jeunes femmes de la bannière.

- Oh, mon prince, l'esclave insignifiant Ulzi lui-même vous escortera. En entendant ces mots, Purev se met en colère, et crie : "si tes cuisses n'ont pas de démangeaisons, fais ce que je dis". Ulzi tombe à genoux et supplie le taïdji féroce, mais inexorable, il frappe Ulzi avec une cravache épaisse en bambou.

Alors Tumur témoin de la scène ne peut pas la supporter. Il intervient en s'approchant de Purev et dit : "Cet homme n'est coupable de rien envers toi, pourquoi es-tu si cruel avec lui ? C'est comme si le prince mord son serf, et l'escroc vole son voisin". Alors il éclate en colère comme de la poudre versée dans le feu et crie en levant le fouet : "Et toi, le mendiant, d'où tu viens ? Tu ne reconnais pas Purev taïdji de la bannière de Said Wang?"

Tumur lui arrache la cravache et le pousse vigoureusement. Le taïdji tombe sur le sol en basculant sur une petite hotte derrière lui. En se relevant, il dit à Ulzi : “Toi, l’esclave sans valeur, à qui as-tu accordé ton hospitalité ? Il vient d’insulter le descendant direct de Gengis Khan! Quand le bâton en bambou claquera sur tes fesses, tu regretteras d’avoir fait un tel crime !” Il est sur le point de défaire la longe de son cheval, lorsque Tumur l’attrape par la nuque et l’élève en le secouant.

- Quel gredin despote ! Pas d’yeux pour voir la montagne, pas de dents pour manger du poumon ! Vilain vieillard, si tu oses les offenser et les punir, je te ferai suffoquer, t’enverrai dans l’au-delà, compris ? dit-il. Il paraît que la yourte aux quatre murs d’Ulzi tremblait de sa voix.

A ces mots, l’ivresse et la colère de taïdji se dissipent totalement pour laisser place à des tremblements sur tout le corps et des contractions de sa bouche. En le voyant Tsend rit involontairement. Mais Ulzi avait une peur bleue des représailles du lendemain de cet homme cruel.

- Fils, laisse-le, sinon tu m’entraînes dans le malheur, marmonne-t-il. Tumur, après l’avoir secoué deux fois, et le pousse à terre. Purev tombe fortement sur le derrière.

- Epargnez-ma vie insignifiante ! Quel est donc votre nom, grand homme ? demande le prince, d’une voix cassée.

- N’as-tu pas entendu parler de Saïn-er Tumur-le-silex de Zassagte khan?, reprit-il à travers les dents serrées.

Purev avait déjà entendu plusieurs fois le nom de ce célèbre fuyard des montagnes, mais le matin même, il a entendu dire qu’il avait fui de la prison du comte Lou. A l’énoncé de son nom, Purev s’agenouille et le regarde d’en bas, d’un air glacé. Les pleurs et les sourires se mêlent sur son visage qui se déforme. Une sueur froide perle sur son front. Et il supplie : “Moi, j’ai eu tort de ne pas vous avoir reconnu de suite, grand homme. Laissez ma vie sauve !” Ulzi surpris reste bouche bée, sans voix, parce qu’il a également beaucoup entendu parler de ce célèbre Saïn-er.

Et Tumur sourit en roulant ses grands yeux bruns aux épais sourcils noirs. “Monsieur Ulzi, je vous souhaite tout le meilleur, et mais je vous rendrai visite plus tard ”, dit-il. Puis, se tournant vers Purev, lève son index en le menaçant : “Donc, Tumur tiendra parole”. En pliant les mains, l’autre répondit: “oui” avec un visage tout ridé pareil à une panse de beurre rance mise dans le feu.

Tumur monte doucement à cheval et debout sur les étriers, galope vers l’ouest. Ulzi l’admire quelques instants puis, comme se ressaisissant dit à sa bru : ‘Tsend, fait une libation de laitage!’ Tsend n’arrive pas se remettre de sa surprise, elle n’en croit pas ses yeux. En apportant du lait et l’aspersoir elle fait neuf aspersion vers l’ouest.

Les lâches ne sont courageux qu’avec les faibles et les pauvres. Et du fort, ils sont prêts à tolérer toute insulte. C’est le cas de Purev. Il a compris que Tumur-le-silex, célèbre dans toute la Mongolie tiendrait parole. C’est pourquoi, en souriant à Ulzi avec un sentiment de culpabilité exprimée par sa bouche édentée, il monta à son cheval et s’en alla à bride abattue.